

Entretien avec Joël Pommerat

Comment définissez-vous le lieu où se déroule *Je tremble* ?

Joël Pommerat : J'ai toujours résisté à l'emploi du mot "cabaret" même si j'ai fini par accepter d'employer la formule "une sorte de cabaret"... Le mal est donc fait... Si je refuse le mot "cabaret" c'est que j'avais la prétention de placer le spectateur dans une sorte d'indétermination en détruisant constamment ce qui avait été construit. En cassant ce qui pouvait être défini tout en jouant jusqu'au bord des limites, on perd le spectateur à cause d'une confusion qui ne l'autorise pas à s'accrocher à un minimum de repères permettant la rêverie. Il faut donner des éléments et les reprendre. Cet endroit est donc "un lieu indéterminé" qui se situe dans un théâtre, celui où les spectateurs sont convoqués. Le point de départ est un lieu de spectacle, un lieu spectaculaire, un lieu de rencontre entre l'espace scénique et l'espace du public, un lieu d'attente, un lieu où il y a du concret et de l'imaginaire qui se côtoient. C'est à partir de là que je développe une temporalité, une durée, une suite d'événements. C'est aussi un lieu où l'on joue et c'est sans doute cela qui est essentiel car à partir de là, j'accepte la notion de plaisir et de spectaculaire. Il y a presque vingt ans, j'avais lu des textes de Borges dans lesquels je sentais un rapport au monde et aux choses de l'ordre du jeu. Ces récits, ces contes jouaient avec le sens profond du monde et des choses, avec les symboles, avec les événements humains en en faisant un jeu poétique et intellectuel qui envisageait la philosophie, le savoir, la métaphysique comme des pièces d'un jeu d'échec. La vie devenait un magnifique jeu d'échec où l'on peut gagner ou perdre, où l'on peut faire des bons ou des mauvais coups. J'étais en même temps fasciné et choqué car je voyais dans son œuvre les prémices d'un cynisme. Aujourd'hui je m'entends revendiquer la notion de jeu et je suis capable de mettre en scène les sentiments humains, les problématiques humaines en considérant tout ça à la fois comme un jeu mais aussi dans le rapport au jeu : souffrance, tragédie, dénonciation du bien et du mal, la mort, la vie, le réel et l'imaginaire. Je pensais que nous, individus, avons besoin de jouer avec la réalité humaine pour ne pas être seulement dans l'acte de vivre au sérieux son existence. Il fallait être dans un rapport de jeu avec les éléments les plus sérieux de notre existence. Ce n'est pas une farce, une plaisanterie, une moquerie, c'est la volonté de rentrer dans un rapport distancié. Le jeu le plus subtil et le plus sophistiqué, c'est quand on manipule avec les notions mêmes de réalité et de fiction. Je succombe à la tentation de trouver du sens à cette démarche, ce qui n'est pas obligatoire, en disant que ce rapport au jeu que je décris est très important pour nous, humains, en ce moment.

Que cherchez-vous dans ce lieu spectaculaire qui est donc plus qu'un cabaret ?

Je cherche à supprimer la fable et la narration comme je les avais développées dans *Les Marchands* et *Au monde*. Nous ne sommes plus dans un lieu fictif qui se donne pour réalité, nous ne sommes que "dans" le théâtre. Les bribes de choses qui vont se faire et se défaire, se construire et se déconstruire se feront dans un lieu neutre. Dans un vrai cabaret voyons-nous des individus venir dire leurs vies dans ce qu'elles ont de plus intimes ? Moi je veux produire des mélanges : le spectaculaire et l'intime, le tragique et le divertissement, la fiction et le réel. Je veux produire des expériences et voir ce qui se passe en direct, sans me cacher. Le "cabaret" en tant que tel ne m'intéresse pas mais en effet c'est vers cette forme que j'ai été entraîné et que j'ai créé des signes qui peuvent faire penser à ce genre de divertissement. Pour dénommer ce lieu, ma préférence irait plutôt à la formule du "cabinet de curiosité" puisqu'elle permet d'envisager d'aller vers le monstrueux : ce que l'on voudrait ne pas voir mais que l'on va voir quand même. Dans *Je tremble* il y a seulement la volonté de mettre en évidence des instants de vie de spécimens de l'humanité, de montrer des portraits d'humains d'une façon très accessible comme pourrait le faire un peintre.

Cela ne donne-t-il pas à votre spectacle la vertu d'être interprétable de plusieurs façons ?

Modestement, je pense qu'en effet le spectateur ne retirera comme sens que celui qu'il a envie de retirer... Il ne verra que ce qu'il voudra voir. Comme je ne crois pas au pouvoir de dénonciation du théâtre je laisse le spectateur au cœur des contradictions du monde et de ses propres contradictions. Dans mes spectacles, je ne porte pas la bonne parole et je ne présente pas les victimes de la société. Je rêve d'être comme un anthropologue, je me fantasme dans ce rapport-là avec le théâtre, même si je sais bien que je suis à l'intérieur des rapports sociaux et que je ne peux en être le témoin extérieur, distancié et objectif. Comme j'ai tous les droits en tant qu'artiste, je me donne le rôle de celui qui va tenter de faire apparaître ce que nous pourrions voir si nous étions un tout petit peu étrangers à nous-mêmes. Je n'ai d'autre finalité que la description et non pas le jugement. Cette description est donc interprétable en fonction du placement du regard curieux de celui qui vient voir. Je rends le réel à la perception de regards différents. On peut même grâce au théâtre se regarder de dos...

C'est magique alors le théâtre ?

Je lisais il n'y a pas longtemps un texte de Robert Abirached qui écrit : "Le public toujours relié à l'extérieur par un téléphone, fut-il éteint, se concentre avec de plus en plus de difficultés sur ce qu'il regarde car il ressent de moins en moins de coupure entre le dehors et le théâtre dans lequel il vient d'entrer. Alors qu'il pouvait s'imaginer, jadis, avec délice qu'il pénétrait dans un lieu de magie et de merveilles en passant la porte d'une salle de spectacle." Cette phrase a résonné en moi car c'est ce lieu de "magie et de merveilles" que j'essaie de créer de façon brute en proposant *Je tremble*, même si je ne suis pas d'accord avec le côté nostalgique et passéiste qui consiste à dire que c'est la faute du public s'il n'est plus capable de se concentrer et de créer la magie. Le spectateur étant le produit de son rapport à un monde qui se déforme autour de lui, s'il n'a plus accès à cette magie, c'est que le théâtre ne trouve peut-être plus les moyens de l'amener à l'endroit du merveilleux. Il faut se poser la question de la stratégie que l'artiste met en place pour retrouver le merveilleux et le magique. Avec *Je tremble* c'est vraiment la question que je me pose.

Votre spectacle ne fonctionne-t-il pas comme un signal d'alerte ?

Non je ne crois pas, au risque de décevoir certains spectateurs... Je suis plutôt dans la connivence théâtrale, qui n'a rien à voir avec la connivence facile et un peu vulgaire du clin d'œil. Cela ne veut pas dire que je suis d'une neutralité absolue... Je suis un peu moqueur... Ce que je veux, c'est mettre en perspective les choses les unes avec les autres.

On peut trembler de peur, de froid ou de fièvre...

On peut aussi "trembler de joie" comme le dit le présentateur dans son premier monologue. Je suis donc incapable de me situer par rapport à ça pour tenter d'expliquer mon titre. Ce qui est certain, c'est que les titres de mes spectacles s'imposent toujours sans que je puisse déterminer une raison précise. Un titre qui se justifie trop bien et qui est trop cohérent n'est pas un bon titre. Tous mes titres sont arrivés en premier avant le sujet, avant l'écriture, avant les répétitions... Et je trouve qu'ils sont toujours justes !

Dans *Je tremble* vous utilisez, comme souvent, le play-back. Pourquoi ?

L'art est l'endroit du jeu, le play-back est un jeu parmi d'autres. J'aime le "dé-réalisme" de ces situations. Je reconstitue le réel. Je prends un vrai corps, je prends une vraie voix mais les deux ne vont pas ensemble. Je retouche la réalité, je recrée l'illusion de la réalité. Pour arriver au vrai, je passe par l'illusion...

Propos recueillis par Jean-François Perrier en février 2008